REVUE du FOLKLORE de l'AUBE

Contes et Histoires

Société des Amateurs d'Archéologie et de Folklore aubois
Rumilly-lés-Vaudes 10 - Troyes

Mai 1967

Bulletin nº 13 - trimestriel - 3 F

A ma rentrée dans l'Aube, j'ai été frappé de la continuité et de la valeur des bulletins de la revue du folklore de l'Aube. Il y a là une équipe qui travaille avec le plus grand sérieux, et j'en veux pour preuve le dernier bulletin, le n° 12 qui traite des « Toquets et Toquats » et que les connaisseurs ont vraiment apprécié. C'est en effet une recherche très poussée, qui ramasse et continue les études faites par d'autres, mais qui ajoute aussi des quantités de données inédites. Dans ce numéro par ailleurs bien présenté, sur un beau papier, et avec une illustration abondante et précise, on peut suivre l'évolution de la coiffure, depuis le toquet jusqu'au « beau toquat », sa diffusion géographique aux différentes époques, la publicité faite autour d'elle, jusqu'à dessiner et photographier des toquats fantaisistes et manifestement faux ; — et l'on peut même trouver les indications et le patron qui permettent de fabriquer un toquat.

C'est donc un numéro très riche, c'est même un numéro double par son importance et son épaisseur (18 pages) et il est facile d'imaginer que sa mise sur pied a creusé un fameux trou dans les modestes finances de l'association. Malgré l'accueil favorable du public, il y a un déficit et il faudra bien que soit proposé pour le combler un relèvement du prix des abonnements, lequel est aujourd'hui tout a fait insuffisant pour permettre la sortie de tels bulletins. La société s'en excuse, et elle est persuadée de la compréhension et de la fidélité de ses adhérents.

Le bulletin qui vous est présenté aujourd'hui est très différent. Il est fait de quelques contes et bonnes histoires des pays de l'Aube, de ces récits souvent truculents et toujours malicieux qu'on racontait à la veillée et dans les frairies et qui la plupart du temps narrent les mésaventures de victimes qui précisément ne brillent pas par la finesse ou l'astuce. Les animaux aussi tiennent une grande part dans ces histoires et l'on y voit vivre le petit peuple rural d'autrefois, avec ses travaux, ses peines, ses idées, et avec aussi ses joies et son rire.

Ces histoires, bien que ceux qui les racontaient de père en fils aient été persuadés du contraire, ne sont pas typiquement champenoises. Elles appartiennent à un fonds commun et se retrouvent dans une grande partie de la France. Mais elles ont pris dans notre région un accent local de malice, de gaieté et de finesse, une certaine élégance même, qui les font bien auboises. Elles sont plaisantes ; nous espérons qu'elles vous plairont. Elles seront peut-être suivies d'une nouvelle « fournée », car vous remarquerez que sauf exception elles proviennent des régions de l'est du département, et il nous faudra prospecter l'autre moitié, depuis Villenauxe, Nogent et Romilly jusqu'à Brienne, Troyes et le pays d'Othe. Nous faisons d'ores et déjà appel à nos correspondants éventuels et leur demandons de collecter dès maintenant d'autres contes et d'autres histoires pour que nous en emplissions un nouveau bulletin.

J. PUISSANT.

Nous devons l'illustration de ce numéro à M. Puissant.

Deux des fiches de ce bulletin nous ont été fournies par une personne qui désire garder l'anonymat. Nous ne l'en remercions pas moins de sa collaboration.

S.A.A.F.A.

Le petit coq et la petite poule

Il y avait un jour un petit coq et une petite poule qui s'en allaient aux noisettes. Ils sont partis tous deux et, tout en marchant, ils causent.

Ils arrivent à un certain endroit où il y a beaucoup de noisettes et ils en cueillent ; le petit coq en met plein ses poches et la petite poule aussi ; quand elle a fini d'emplir ses poches, elle dit : « C'est que je n'en ai pas beaucoup, jamais je n'en aurai assez pour maman. » Alors, elle prend sa pantoufle et elle l'emplit de noisettes.

Ils reviennent tous deux à la maison.

Arrivés à moitié chemin, le petit coq qui a mangé toutes ses noisettes dit : « Il faut que tu me donnes des noisettes, moi, je n'en ai plus. »

Alors, la petite poule prend les noisettes de ses poches et les donne au petit coq. Et quand le petit coq a tout mangé, il demande les autres noisettes qui sont dans la pantoufle. La petite poule se met à pleurer et dit : « Non, ce sont les noisettes que je veux rapporter à maman. »

— Tu ne veux pas me les donner ? Bon !

Il prend la petite pantoufle, il tire dessus et elle se trouve déchirée.

La petite poule pleure.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Ma petite pantoufle ! Les noisettes pour maman ! Et je n'ai plus de pantoufle. Il faut que j'aille trouver le cordonnier.

— Cordonnier, cordonnier ! veux-tu me réparer ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes ?

— Ah ! mais, tu sais, ma petite poule, je veux bien, mais pour raccommoder ta petite pantoufle, il faut que tu ailles trouver le cochon pour qu'il te donne de la soie.

Elle va trouver le cochon.

— Cochon, cochon, veux-tu me donner de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes ?

Le cochon dit :

— Moi je veux bien, mais il faut que tu ailles me chercher du son.

Elle y va.

— Meunier, meunier, veux-tu me donner du son pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes ?

Le meunier dit :

— Je veux bien, mais alors il faut que tu ailles trouver le champ pour avoir du grain.

Elle va trouver le champ.

— Champ, champ, veux-tu me donner du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes.

— Oh ! je veux bien, mais tu sais, pour que ça pousse, il faut que tu ailles chercher du fumier.

Elle va trouver la vache.

— Vache, vache, veux-tu me donner du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes ?

— Je ne demande pas mieux. Il faudrait que tu me donnes de l'herbe. Va trouver le pré.

Elle y va.

— Pré, pré ! veux-tu me donner de l'herbe pour donner à la vache qui me donnera du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes ?

— Je veux bien, mais va trouver la rivière car il me faut de l'eau, je n'ai pas assez d'herbe à te donner.

— Rivière, rivière ! veux-tu me donner de l'eau pour donner au pré qui me donnera de l'herbe, pour donner à la vache qui me donnera du fumier, pour donner au champ qui me donnera du grain, pour donner au meunier qui me donnera du son, pour donner au cochon qui me donnera de la soie, pour donner au cordonnier qui raccommodera ma petite pantoufle que le méchant coq m'a déchirée en revenant des noisettes.

La rivière a dit : « Je veux bien, prends ce qu'il te faut. »

Alors, la petite poule a pris de l'eau, qu'elle a donnée au pré qui lui a donné de l'herbe, qu'elle a donnée à la vache qui lui a donné du fumier, qu'elle a donné au champ qui lui a donné du grain, qu'elle a donné au meunier qui lui a donné du son, qu'elle a donné au cochon qui lui a donné de la soie, qu'elle a donnée au cordonnier pour raccommoder sa petite pantoufle que le méchant coq a déchirée en revenant des noisettes.

Recueilli le 17 octobre 1966 par J. Daunay auprès de M^me^ Pernot, 78 ans, qui le tient de sa mère, qui elle-même le tenait de sa mère à elle — Chalette.

La fontaine au cosaque

Mon grand-père, il m'a toujours dit :
— Les Cosaques ?
Ils étaient huit, une patrouille.
Quand ils sont arrivés par le faubourg des Grenouilles,
comme on appelle.

Il y avait des gens, n'est-ce pas,
qui étaient un peu surpris
en les voyant arriver.
Un appelé Moineau a pris son fusil
et en a tué un ;
ça a fait que les autres
ont rebroussé chemin.

Voilà le Cosaque de tué.
Qu'en faire ?
Comment cela va-t-il aller ?
Il en est un qui a eu l'idée
d'aller le mettre là-bas dans la fontaine,
celle qui n'a pas de fond.

Pendant qu'ils le portaient,
l'avant-garde cosaque arrive au pays.
Il a fallu savoir
et ça a chambardé par mal.
C'est de ça
qu'ils ont fait quelque saccage :
brûlé des maisons,
tué des personnes.

Le soir, les Cosaques,
pour mener leurs chevaux à l'abreuvoir
allumaient une maison
à chaque coup.
C'est pourquoi le village
a diminué comme ça.

Maintenant, la fontaine,
on l'appelle : la Fontaine au Cosaque.
Et le petit gamin qui était de la maison des Moineau,
il a dit : Papa a tué le Cosaque.
Il est mort l'homme, à quatre-vingt-quatre ou cinq ans
et il était connu sous le nom de Cosaque.
C'était le nom qui lui était resté
comme ça.

Recueilli en 1956, par R. Poisson auprès d'une personne née à Montsuzain en 1872.

Le trésor communal

En 1870, ce n'était pas comme de nos jours, les percepteurs n'habitaient pas le chef-lieu, et les communes devaient gérer directement les fonds qu'elles recevaient des contribuables.

Certaines, celle de B... en particulier, détenaient des sommes assez importantes dont la garde, en temps ordinaire, ne posait aucun problème particulier.

Mais les temps n'étaient pas sûrs et l'on signalait l'arrivée imminente des troupes prussiennes. On disait en particulier que celles-ci commençaient par prélever sur le trésor communal une part importante, sans préjudice des impositions de toutes sortes : viande, pain, fourrage, couvertures, bottes, etc...

Il fallait donc à tout prix trouver une solution pour que la caisse de la commune échappe aux convoitises ennemies.

La laisser dans l'armoire fermée à clé où elle se trouvait, n'était guère prudent. Que les ennemis se livrent à une perquisition pour trouver des armes ou du blé par exemple, et l'on était sûr que le pot serait découvert.

L'enterrer ? La terre fraîchement remuée dénoncerait à coup sûr l'opération.

La confier à un contribuable qui quitterait le village pour des lieux plus hospitaliers ? Outre qu'on pourrait avoir à tout moment besoin de cet argent, qui sait si l'homme ne serait pas intercepté par une patrouille ennemie ?

On eut une idée.

Cacher l'argent en un endroit où pas un Prussien n'ait astuce de l'aller chercher..., au faîte du grand orme, sur la place de l'église.

L'idée fut jugée excellente et adoptée.

On enveloppa donc soigneusement la fortune communale dans un sac de grosse toile, et le charpenter fut mandé pour la hisser tout au haut de l'arbre et la fixer solidement afin qu'elle ne risque pas de choir ni d'être aperçue d'en bas. Ce qui fut fait en présence de tous les habitants rassemblés, tous intéressés par cette opération hautement patriotique.

L'occupation prussienne eut lieu, hélas. Les troupes ennemies passèrent dans la commune, y séjournèrent à diverses reprises. On se défendit contre leurs exigences : une commune pauvre avait beau jeu de prétendre qu'elle ne pouvait répondre aux réquisitions.

Puis la période mauvaise passa.

Quand on fut bien sûr que l'ennemi ne reparaîtrait plus, on décida que le sac serait descendu du grand orme où il était resté pendant plus d'un an.

Eh bien ! vous me croirez si vous le voulez, mais les habitants de B... et le conseil en particulier n'ont pas encore compris comment, à la place des pièces d'or qu'ils avaient enfermées dans le sac, ils n'ont pu retrouver que... des crottes d'âne.

Pas un miracle assurément, mais au contraire une manifestation du diable. Il n'y a pas d'autre explication.

Conté à J. Daunay par M. Rigollot P., de Beurey.

Vestes trouvées

Un vigneron de Baroville alla un beau jour livrer sa barrique de vin à Bar-sur-Aube. L'ayant *arrosée* copieusement, le soir il repartit un peu gris. Echauffé par les vapeurs du vin, il ôta alors sa veste et la mit à l'arrière de la charrette. Sur le chemin du retour tout se passa bien : le cheval prenait le pas, la voiture suivait et le vigneron, derrière l'attelage, tirait quelques bordées, tantôt à droite, tantôt à gauche. Oui évidemment tout se passa bien... pourtant la veste tomba, le voiturier arriva dessus avec « ses chaussures à bascule » : « *Tiens !* dit-il, *voilà un imbécile qui a perdu sa veste ; comment ne s'en est-il pas aperçu ?* » Le Barovillain prend la veste et la met sur sa voiture sans se rendre compte que la sienne manquait. Mal placée, la veste tombe de nouveau, l'ivrogne alors s'exclame : « *Ah ça ! Faut-il qu'ils soient bêtes dans ce pays pour perdre ainsi leur habits ; n'empêche que ça me fera deux vestes, une pour moi et une pour le « petiot » quand il sera grand.* » Il la ramasse et la jette sur sa voiture. Une troisième fois la veste tombe. Le vigneron alors se fâche : « *Croient-ils que je vais passer la soirée à trouver toutes leurs vestes, celle-ci je la ramasse mais c'est fini ; si j'en trouve une autre, je la laisserai.* » La veste tomba encore, mais cette fois le vigneron dédaigneux passa son chemin. Rentré chez lui, entre deux éructations sonores, il fit à sa femme une confidence : « *Vois-tu, on a bien tort de dire qu'à Baroville on est plus bête qu'ailleurs. J'ai ramassé trois vestes, avec la mienne ça en fera quatre : va donc les prendre, elles sont sur la charrette.* » La femme alla ; comme de juste elle ne trouva rien. Son mari n'étant pas en état de subir un interrogatoire, elle réfléchit longuement... très longuement, pour savoir ce qui s'était passé. Puis alors sa colère éclata : « *Vieille bête, tu n'as donc pas compris que ta veste a chu quatre fois ; trois fois tu l'as ramassée, la quatrième fois tu l'as laissée sur la route : tu es bien digne d'être de Baroville.* »

(D'après Victor Brunet, raconté par un ferrassier de la verrerie de Bayel).

L'élection du syndic

On rapporte que les édiles de Baroville n'avaient pu se mettre d'accord sur la nomination de leur syndic. Dans un but d'apaisement l'un d'eux proposa aux autres de venir se grouper autour de son prunier et, là, le premier qui recevrait une prune dans la bouche, serait l'élu de tous. La proposition fut acceptée à l'unanimité. Tous se rendent donc au verger, ils entourent le prunier et lèvent le nez en ouvrant la bouche aussi grande que possible. L'attente ne fut pas de longue durée. Une dinde nichait dans le prunier, elle vint à s'oublier, l'un des édiles reçut le produit, il l'avala en disant : « *Je la tiens !* — *Montre le noyau*, clamèrent les autres un peu méfiants. — *Il est passé, la prune était si mûre que j'ai tout avalé.* »

Et cet heureux mortel fut élu syndic.

Sans aucune raison, nos voisins de la province de Bourgogne refusaient l'intelligence aux habitants de Beaune lesquels « *étaient marqués au* B », d'où le qualificatif injurieux que l'on connait. En Champagne, le petit pays de Bouilly, qui commence aussi par un B, prêtait au même sarcasme (voir Charles Bregnard : « Les dessous de Troyes », p. 45-61 ; Aube du 10 mai 8161 ; Louis Morin : « Proverbes et Dictons dans l'Aube », n° 185). On disait également que les gens de Chapelle-Vallon, lorsqu'ils voyaient un champ de luzerne agité par le vent, se jetaient dedans à plat-ventre pour nager, croyant que c'était la mer (Louis Morin, notes manuscrites). Ceux de Grandes-Chapelles auraient voulu éloigner leur église d'une ordure au moyen d'une corde de laine (Louis Morin : « Proverbes et Dictons dans l'Aube », n° 208, et fiche 13.4 ci-après). Baroville, marquée au B, a également succité la verve malicieuse, on connait une brochure intitulée : « Pour rire !... La légende de Saint-Saulge et de Baroville recueillie et mise en vers ». Les récits que nous venons de rapporter, viennent de Victor Brunet auteur d'une étude importante sur Bayel. Au cours d'un échange de correspondances avec M. Louis Morin, en 1912, Victor Brunet cite ces histoires aractéristiques sur Baroville.

D'après Maury, dans ce pays il n'y avait pas de chevaux, les côteaux vignobles étaient parcourus en tous sens par de petits ânes. On le conçoit donc, les ânes de Baroville n'étaient pas un mythe, ni même une allégorie. Et puis, comme il faut une « *tête de Turc* » dans chaque région, en Champagne aussi bien qu'en Bourgogne, on devine le reste... Quoiqu'il en soit, nos récits n'ont rien de compromettant : en 1708, un fils de Baroville, Edme Mongin, fut élu membre de l'Académie Française. On peut donc souhaiter que les ânes de Baroville trouvent leurs émules !...

Le paysan d'Arrentières

Un paysan d'Arrentières se rendit à Troyes, c'était un samedi ; avant de quitter la ville il acheta un maquereau salé qu'il rapporta chez lui. Toutefois sa femme avait une aversion naturelle pour cette saline, elle refusa obstinément de le fricasser. Le mari fricassa son maquereau et le mangea. Restait le chaudron à écurer. La femme endurcie protesta que pour sa vie elle ne l'écurerait pas. Le mari fit de vains efforts pour essayer de la ramener au devoir ; peine perdue, elle ne voulait rien savoir. L'affaire fut mise en compromis : ils convinrent que celui qui parlerait le premier, écurerait le chaudron.

Cette convention faite, ils vont se coucher en silence et s'endorment de même car on suppose bien qu'ils n'ont pas rêvé tout haut. Le lendemain était dimanche : selon toute vraisemblance celui qui allait se lever et qui paraîtrait à la porte, devrait parler le premier à quelque passant ; pour éviter cet écueil ils restèrent au lit l'un et l'autre. Toutefois à l'heure de la grand-messe, en se rendant à l'église, les passants virent avec inquiétude que la porte du voisin ne s'ouvrait pas. Ils frappent, personne ne répond. Bientôt tout le village assemblé reconnaît que la chose est insolite, sur un avis unanime de la communauté la porte est enfoncée, on écarte les rideaux du lit, le mari et sa femme sont là, étendus, inertes. On les interroge, on leur prend le pouls, on leur tâte le cœur, ils sont insensibles à tout... et muets. On fait avertir le curé, M. Barbara ; celui-ci arrive avec les saintes huiles pour l'Extrême Onction. Il s'approche, il tâte également le pouls et le cœur de ses deux paroissiens, puis il leur adresse une petite exhortation qu'il termine par ces mots : « *Allons, mes chers enfants, avant de mourir, s'il vous reste encore un peu de connaissance, servez-vous en pour donner quelque chose à notre pauvre église.* » A ces mots, la femme étend le bras, elle tire le bel habit du dimanche de son mari qui était au pied du lit et l'offre à M. le Curé, lequel s'en empare. A son tour le mari tend le bras, il tire le beau jupon de sa femme qui était pareillement sur le lit et en le présentant : « *Prenez, M. le Curé, prenez,* dit-il avec insistance, *prenez aussi le jupon et j'écurerai le chaudron.* »

Pouilleux !

Une méchante femme traitait continuellement son mari de « *pouilleux* ». Très irrité celui-ci la conduisit un jour vers la rivière avec l'intention arrêtée de la jeter à l'eau ; mais auparavant il lui demanda : « *le diras-tu encore ?* » Et la femme de répondre : « *oui, pouilleux ! pouilleux !* » Alors il l'enfonça progressivement dans la rivière en lui posant à plusieurs reprises la même question qui recevait toujours la même réponse. Quand l'eau lui entra dans la bouche, la vilaine femme eut encore la force de crier : « *Pou... ! Pou... !* » Puis quand sa tête fut recouverte, elle sortit ses deux bras pour faire avec les doigts le geste de tuer des poux. Le mari était vaincu : le ménage continua à *chanter pouilles.*

Les contes se réfugient parfois dans ces almanachs qui, à une certaine époque, ont fait la célébrité de l'Imprimerie Troyenne. Extraite précisément d'un vieil almanach, l'histoire du paysan d'Arrentières manifeste un défaut toujours actuel : *l'entêtement.* Pour l'intelligence de ce récit on se rappellera qu'avant la Révolution les curés étaient habilités à recevoir des testaments. Louis Morin a repris ce thème de l'entêtement champenois dans la Revue des Traditions Populaires (t. IX, 1894, p. 611). Les contes de Louis Morin sont à consulter, voir Revue des Traditions Populaires, t. II à XIII. Une étude d'ensemble sur le sujet sera facilitée par un cahier dactylographié déposé à la Bibliothèque Municipale de Troyes : « Bibliographie des Contes, Légendes et Chansons de Champagne » par Bernadette Bruhier.

L'église souillée

L'église a toujours été le centre des préoccupations de nos villageois. Elle était l'objet de soins constants de la part des autorités et les paroissiens l'entouraient de leur sollicitude. Que de procès n'a-t-on pas connus entre le seigneur et les paysans, pour savoir à qui il appartiendrait de payer telles ou telles réparations. Tout le monde était pourtant unanime à reconnaître l'absolue nécessité des travaux.

On voulait faire le maximum pour l'église afin qu'elle fut digne du village.

De mémoire d'homme, les habitants de B... avaient tenu à ce que la leur fût la plus belle de la contrée. Elle était si plaisante, toute blanche sur la place entourée de tilleuls, qu'on ne pouvait que répéter qu'elle surpassait en propreté toutes les autres, à trois lieues à la ronde.

Or il advint qu'un jour, quelqu'un avait osé... cela ne s'était jamais vu... un goujat n'avait pas craint... de « s'oublier » au pied du portail.

Ce fut la consternation générale. On ne parlait de l'affaire qu'à mots couverts, mais le village n'était préoccupé que par elle.

Que faire ?

Le phénomène dépassait en importance, tout ce qu'on avait bien pu imaginer d'horrible. Chacun s'interrogeait. Il fallait trouver une solution.

On réunit donc le conseil municipal.

Les édiles s'enfermèrent à la mairie pour y délibérer. Pendant deux longues heures, ils durent retourner la question, examiner ensemble les moyens de résoudre le problème, hésiter, discuter, peser. Nul ne connut le détail de leurs délibérations.

Quand ils sortirent enfin de la salle de réunions, l'un d'eux se contenta de faire apporter des cordes, toutes les cordes qu'on pouvait trouver, et commanda qu'on amène deux bœufs solides.

Ceinturer l'église avec les cordes, en fixer les extrémités au joug des bêtes ne demanda que quelques instants. On allait, de cette façon, pouvoir éloigner de la « chose » malpropre, inodorante et impensable, le monument à qui on voulait rendre son honneur.

Au commandement, les bœufs placides se mettent en marche ; les cordes s'allongent ; les animaux tirant toujours, passent la rangée de tilleuls, donnant ainsi l'impression de gagner du terrain et d'amener à eux l'église.

Et le responsable de l'opération de crier :

— C'est assez, les gars, vingt pas de faits, on l'a assez déplacée comme ça ; il n'y a qu'à la laisser où elle est maintenant.

Conté par M. Rigollot, 80 ans, à Beurey. Recueilli par J. Daunay.

Monsieur Phélizot, de Couvignon, m'a raconté la même histoire de façon un peu différente.

Pour réparer l'incident, les membres du conseil municipal décidèrent d'unir leurs efforts et de pousser, ensemble, le mur de l'église, le plus loin possible de la bouse qu'une vache avait osé déposer sur la place.

Pour ce faire, chacun tombe la veste et, en bras de chemise, consciencieusement, s'arc-boute, une épaule contre le mur, le jarret tendu, et le pied solidement agrippé au sol.

Un responsable rythme l'effort.

Ah ! han. Les pieds glissent. On reprend appui.

Ah ! han. Ah ! han...

Passe un chemineau, un de ces rôdeurs comme on en voyait tant, pour qui tout était bon, et qui avise le tas de vestes laissé à terre par nos compères.

— Voilà-t-il pas de quoi me rhabiller pendant plusieurs hivers ?

Et il emporte le tout, pendant que nos ouvriers, suant, crachant, soufflant, continuent de pousser cette église qu'ils veulent éloigner de la souillure.

Tout à coup l'un d'eux se retourne et s'écrie :

— Arrêtez, nous sommes assez loin, si loin déjà qu'on ne voit plus nos vestes.

Les méfaits du vent

Quand les blés murissent et que la moisson approche, on voit souvent les propriétaires, mains au dos, s'en aller, songeurs, partagés entre l'espoir de la récolte qui s'annonce, et la crainte qu'un orage subit ne vienne détruire en quelques instants, plusieurs mois d'efforts.

Cette année là, à B..., les récoltes étaient plus que belles. Rien qu'à voir le port des épis, légèrement inclinés au sommet de tiges nerveuses, on devinait le grain lourd et doré qui ferait la joie de son propriétaire lorsqu'il le laisserait couler entre ses doigts. Dans dix jours au plus, on allait pouvoir faucher. Cette saison s'annonçait comme la meilleure des vingt dernières années et chacun, intérieurement se réjouissait : le grain était presque mûr et les tiges fortes et solides ; on ne craignait plus que la pluie couche la récolte comme cela peut arriver quand les emblaves sont encore en herbe.

Mais le vent arriva.

D'abord un vent léger, sous le souffle duquel la moisson ondula légèrement, les épis s'inclinant puis reprenant leur place, pour repartir ensuite et revenir ; quelque chose de très doux et de très agréable à l'œil.

On sentait cependant l'orage très proche de là. Tout à coup le vent se fit plus dur. En quelques minutes, il devint terrible. Jamais on n'avait vu un vent aussi violent. Cette fois-ci, les épis étaient plaqués à terre par les rafales, comme arrachés à leurs tiges, pour être projetés à plusieurs pas de là, en vagues furieuses et décidées.

— C'est pas le tout ! si ça continue comme ça, avec ce vent, il ne va bientôt plus rester de blé sur notre finage ; tout va passer chez les voisins.

En effet, il était clair que la moisson se dirigeait vers le territoire de la commune limitrophe et rivale.

Comment empêcher un tel désastre ?

Il fallait au plus vite réunir le conseil.

Celui-ci, après avoir longuement délibéré :

A la majorité des membres présents,

Considérant que la bourrasque du jour risquait de priver les cultivateurs de la commune du fruit de leur labeur de près d'une année,

Décidé à faire l'impossible pour sauvegarder les intérêts des particuliers et de la communauté,

Vu l'urgence,

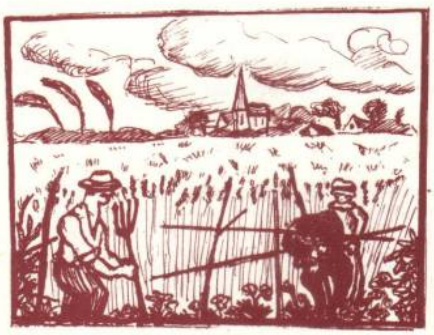
Arrêta

Qu'il serait immédiatement procédé à la réquisition de toutes les « perches » ou « écotos » disponibles sur le territoire de la commune,

De même pour les « fourches », qui seraient taillées de longueur de bois de corde et épointées.

Et que tous les hommes valides devraient immédiatement s'employer à ficher en terre les dites fourches, à quatre pas les uns des autres en rive du finage, afin qu'elles puissent recevoir les perches qui seront ainsi placées horizontalement, lesquelles perches pourront alors utilement contenir les moissons et résister au vent qui pousse les récoltes de B... sur le territoire communal voisin.

Fait en séance les jour, mois et an susdits.



Conté à J. Daunay, par M. Rigollot P., à Beurey.

La mère, le fils et le tonneau

CONTE DE VENDEUVRE-SUR-BARSE

Autrefois du côté de Vendeuvre, il y avait une bonne vieille qui vivait avec son fils. Tous deux, évidemment, étaient vignerons. Ils avaient quelques fettes de vigne qui leur permettaient bon an, mal an de joindre « les deux bouts ». Qui leur permettaient ou plus exactement qui leur auraient permis car la mère avait un goût très prononcé pour son vin. Elle était, comme l'on dit parfois « son meilleur client ». Quant au fils, en bon fils, il suivait l'exemple de sa mère... Il n'y avait que les tonneaux qui ne pouvaient pas suivre...

Or donc, il advint qu'entre deux saisons, il fallut faire appel au négociant pour regarnir la cave.

— Mon gachenot, dit la mère, à ç't'heue faut qu'on paie not' vin faura donc voèr à point trop boèr, vu que ç'méchon-là i diro que crédit i ost mort.

— Mâ, la mère, j'ons quasiement point goûté not' vin !

— Saqueurdie, te diros donc qu'j'ons tertout cheurlé ?!!

— Nenie, la mère, j'ons point dit ça ! Mâ, la prochaine futaille on se la paratgera mitan-mitan. On voèra bein qui cheurle le plus !

Ce qui fut dit fut fait et lorsque le négociant apporta la futaille, mère et fils descendirent à la cave.

— Te vas voère, la mère, j'vas mett' le tonneau su chais... Eh han ! voilà. Et maintenant j'te vas l' coper en deux...

Le garçon partit au fond de la cave et revint avec un morceau de craie. Puis, consciencieusement, à la lueur de la chandelle, il traça un beau trait horizontal qui partageait le fond du tonneau en deux demi-cercles égaux.

— Te vois, la mère, ç'ost bein fait. Comm' j'seu bon fils, j'voudros point qu't'aie la lie Alors j'te vas mett' un cochet au mitan du trait, comme ça t'auras le haut du tonneau. Pour moè, j'le vas mett' en bas. Tant pis pour la boue...

Et le gars passe à l'action. La mère, toujours soupçonneuse, surveille attentivement l'ouvrage, s'assurant que les robins sont bien à leur place respective. Enfin satisfaits, ils remontent tous deux au logis. Les jours passent, chacun tirant son vin à son cochet... Mais voilà que par un bel après-midi la mère descend remplir son pichet. Elle allume la chandelle, place son pichet sous le cochet et tourne la clé. Le vin coule... Soudain le liquide s'enroule sur lui-même, le jet faiblit, faiblit ; encore quelques gouttes et puis... plus rien.

— Boudie, mâ, j'ons plus de vin ! ? Elle n'en croit pas ses yeux. Elle tourne et retourne la clé. Elle secoue le cochet, glisse un glu dans le trou — « des fois qui s'ro bouché » —. Mais non, rien ne vient, rien ! Elle sonne le tonneau et, surprise, il est encore à demi-plein ! N'y tenant plus elle se baisse, place son pichet sous le robin du bas — celui du fils — et tourne la clé. Le vin jaillit !

Le soir venu, la mère et le fils se mettent à table.

— Dis-donc, la mère, qu'ost-ce qui o, t'o l'air tout chose ?

— Bein v'là. J'va te dire, mon gachenot. L'aut' jour j't'ai dit des vilénies. Vu que ç'tantôt, j'seu allé à la cave et... j'ons plus d'vin... et toè t'en o encô !...

— Bein va, ç'ost rein, la mère, j't'en donnerai du mien, va !

Et depuis ce jour, la bonne vieille est convaincue que c'est elle qui boit le plus. On ne « coupe » plus les tonneaux en deux. Mais... on boit toujours autant.

G. ROY.

Recueilli en 1952, auprès de Mme Veuve Drouilly, de Vendeuvre-sur-Barse.

Les quatre chasseurs

Nous sommes en automne. Quatre amis, attablés autour d'une bonne bouteille, discutent ferme. En cette période, bien sûr, on parle chasse. Certes le gibier ne manque pas sur le finage. Mais nos compères connaissent tous les gîtes, tous les passages. Le plus petit bosquet, le plus petit buisson n'ont plus de secret pour eux. La chasse y est devenue monotone. Pourtant ils aimeraient bien retrouver ces longues quêtes, ces affûts, ces attentes angoissantes. Toutes ces choses enfin qui font de la chasse, une chasse.

Or, justement, ce soir, veille de dimanche, l'un d'eux le plus hardi bien sûr, leur propose une aventure extraordinaire. Il s'est mis en tête de traverser la forêt du Grand Orient de part en part pour y tuer, peut-être un cerf, peut-être un cochon, en tout cas une grosse bête. Les autres ne peuvent résister à la tentation. Rendez-vous est donc pris pour le lendemain matin :

— Sur la place, au petit jour, si tu y es, j'srai avec. Tope-la !

Le coq n'avait pas encore chanté que nos quatre chasseurs, l'arme à la bretelle, la cartouchière garnie, la musette et le bidon aussi, étaient déjà à l'orée de la forêt

Il faut dire qu'en ce temps le « Grand Orient » était encore très sauvage, mal connu, quasi impénétrable.

Devant cette masse noire, nos quatre amis commencèrent à se dire que la chasse sur le finage, après tout, n'était peut-être pas si mal. Mais le plus hardi prit la parole :

— Les gars, maintenant qu'on y est, faut pas partir à lurelure, faudrait pas se perdre. Alors on va se compter : UN !

— DEUX !

— TROIS !

— QUATRE !

— On est bein quat', alors, allons-y !... et toute la troupe disparut dans le sous-bois...

Le soleil rouge de l'automne se couchait derrière l'horizon, lorsque nos chasseurs, harassés, le visage et les mains griffés par les ronciers, ressortirent, là-bas, de l'autre côté de la forêt. Les musettes et les bidons étaient vides mais les cartouchières étaient toujours aussi bien remplies. Tout courbattus, les compagnons décidèrent de dormir là, sur le talus et de ne rentrer que le lendemain au village. Mais le plus hardi prit la parole :

— Les gars, avant de s'endormir, faudrait voir si on s'est pas perdu. J'vas vous compter : UN, DEUX, TROIS... J'vas vous recompter : UN, DEUX, TROIS...

Il avait beau compter et recompter, il ne trouvait que Trois.

— Bein les gars, c'est plus le moment de dormir. On s'est perdu. Faut retourner tout de suite par le même chemin ! en route !

Et dans la nuit noire la petite troupe replongea dans le sous-bois, à la recherche du quatrième...

Déjà le jour se levait ; et dans la brume matinale nos chasseurs, tels des fantômes, sortirent de la forêt. Se traînant, butant à chaque pas, ils s'effondrèrent sur le talus... Alors le plus hardi, rassemblant ses dernières forces, prit la parole :

— Les gars... nous v'là chez nous... on va s'compter... UN...

— DEUX...

— TROIS...

— QUATRE

Alors le plus hardi, dans un dernier souffle, dit :

— Morgeux !... Nous vlà retrouvés... On est bein quat'...

Et les quatre amis s'endormirent là, bredouilles mais heureux de ne pas s'être perdus...

Recueilli auprès de Mme Veuve Drouilly, de Vendeuvre-sur-Barse, en 1952.

Le pont et les quatre nigauds

CONTE DE VENDEUVRE-SUR-BARSE

Après avoir fait la fête à Vendeuvre, et l'ayant copieusement arrosée, quatre gars retournaient dans leur village.

Passant sur le pont de la Barse, le premier se penche au-dessus de la rivière et interpelle ses camarades :

— Mâ, combien donc qu'i o dou pont ai l'iau ?

— Mâ, dit de second, j'sons point...

— Mâ, dit le troisième, j'sons point...

— Mâ, dit le troisième, i o qu'à m'seurer !

— Marvoèr, dit le premier, j'ons rein pour...

— Marvoèr, dit le second, moè itou...

— Marvoèr, dit le troisième, moè itou...

— Marvoèr, dit le quatrième, j'ons été militaire, j'ons été toisé. Si on s'pendint l'un à bout de l'autre. Le premier au pont, l'darnier qu'aura l'cul ai l'iau, on fr'a l'tout et on saura.

Remplis d'admiration devant un tel raisonnement, les trois compères s'empressent d'applaudir et aussitôt tout le monde tombe la veste.

Celui qui a émis l'idée prend la direction des opérations et, donnant l'exemple, enjambe le parapet, s'agrippe à la rembarde et se laisse pendre dans le vide.

— Hé ! gars, vas-y !

Le second enjambe le parapet, se laisse glisser le long du premier, s'agrippe à ses pieds et se laisse pendre dans le vide.

— Hé ! gars, vas-y !

Le troisième enjambe le parapet, se laisser glisser le long du premier, se laisse glisser le long du second, s'agrippe à ses pieds et se laisse pendre dans le vide.

— Hé ! gars, vas-y !

Le quatrième enjambe le parapet, se laisse glisser le long du premier, se laisse glisser le long du second, se laisse glisser le long du troisième, s'agrippe à ses pieds et se... met à crier :

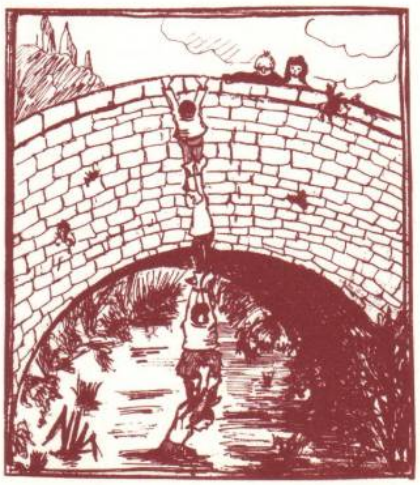
— Hé ! gars, ç'ost frô, j'ons l'cul ai l'iau !...

C'est alors que le premier, dont la force est mise à rude épreuve, sent que quelque chose ne va plus :

— Hé ! gars, vz'avez cheurlé.... vz'êtes pleins..., vz'êtes lourds..., mes mains... elles glissent... j'glisse !... j'glisse !!!. Hé ! gars, t'nez-vous bein ! J'vas m'craicher dans les mains !!!

Plouf ! Plouf ! Plouf ! Plouf !... Quatre ploufs... Mais l'on ne sait toujours pas « combein qu'i o dou pont ai l'iau ! »

G. ROY.



Recueilli en 1952, auprès de Mme Veuve Marthe Drouilly, de Vendeuvre-sur-Barse.

Les trois pets de l'âne

C'était un brave homme que le père Pitansa, pas très fûté, mais bien brave malgré tout.

Un jour qu'il était monté sur un arbre pour scier une branche, un vieux du pays voisin passa, qui remarqua que le père Pitansa était curieusement assis sur la branche qu'il était en train de scier et du côté qui devait tomber.

— Père Pitansa, faites attention, vous allez tomber.

— Tomber ?

— Vous allez voir, avant longtemps vous serez par terre.

— Allons donc, vieux, qu'est-ce que tu me racontes ?

— Vous allez bien voir.

— C'est-il que tu serais un peu sorcier, pour deviner ce qui va m'arriver ?

Et le père Pitansa continue calmement le travail qu'il a commencé.

Malgré les craquements annonciateurs de la catastrophe, il scie et, tout d'un coup, se retrouve au sol, les quatre fers en l'air. Tant bien que mal, il se relève. Rien de cassé. Il en est quitte pour la peur.

Mais le coup a été si rude qu'il est bien obligé de faire une petite pause. Cela lui permet de réfléchir.

— Je n'avais peut-être pas tort de prendre le vieux pour un sorcier, il a bien su prévoir que j'allais tomber. C'est-il drôle qu'il y ait des gens comme ça, qui puissent savoir ce qui nous arrivera plus tard !

Et, suivant le fil de son idée :

— Si j'allais lui demander de me renseigner sur l'heure de ma mort ?

Sitôt dit, sitôt fait, il s'en va trouver le vieux.

— Tout à l'heure, tu avais bien raison. Je suis tombé comme tu l'as dit. Alors j'ai pensé. Voilà. Je voudrais bien savoir quand est-ce que je mourrai ?

Surpris par une telle question, le vieux se gratte la tête. Il est embarrassé. Comment répondre à cette bête de père Pitansa ?

— Eh bien ! père Pitansa, ce sera quand votre âne aura pété trois fois. Vous mourrez au troisième pet de votre âne.

— Au troisième ?

— Oui, oui, oui !

— Ah !

Et le père Pitansa s'en va.

— Au troisième pet de mon âne. S'agit pas que mon âne ait envie.

Ce qui ne l'empêche pas de continuer, avec la bête, en direction de la vigne. Et voilà l'âne qui pète, comme tout honnête âne sait faire quand il lui en prend envie.

— Oh ! là là ! mon Dieu ! Déjà ! Plus que deux fois. Comment l'empêcher ? C'est pas facile.

Mais les réflexions du maître ne tourmentaient point le bourricot qui, continuant son chemin, s'oublia une seconde fois.

Le père Pitansa, très inquiet, avise alors un *paissiau* dans une vigne et l'idée lui vient de l'enfoncer là où vous pensez, afin que la bête ne puisse sortir ce redoutable troisième pet qu'il commence à craindre très vivement.

Il bourre donc le piquet dans le derrière de l'âne et, rassuré, repart avec plus de sérénité, poussant devant lui une bête un peu étonnée du traitement qu'on vient de lui faire subir.

Néanmoins, cela va encore un peu.

Mais, ne pouvoir rien dire et en avoir le désir, commence à tourmenter l'animal qui essaie d'exprimer son malaise en son langage d'âne, qui se dandine, ondule de la croupe, s'arrête, repart et cherche par tous moyens à se libérer.

Le paissiau tient bon et le père Pitansa, qui se méfie des ruades, marche à trois pas derrière.

L'âne est de plus en plus mal à son aise : il souffle, il contracte ses muscles pour se débarrasser de ce piquet qui l'agace. Tant et si bien il cherche à l'expulser qu'à la fin il y parvient. Et l'envoie avec une telle force dans l'estomac du maître qui le suit que celui-ci en tombe à la renverse, les deux bras en croix.

Alors, fermant les yeux, le père Pitansa conclut :

— Me voilà mort. Il avait dit vrai le vieux. J'aurais pourtant jamais cru que c'était un vrai sorcier.

Recueilli par J. Daunay, auprès de M^me^ Michel Mocquery, qui le tient de sa mère (Chalette).

Un dire pour les veillées

— Je vas vous conter mon histoire de l'autre jour. J'ai été à la foire et j'ai acheté un cochon.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— En revenant de la foire j'ai été attaqué par deux larrons.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— Je me suis défendu et j'ai tué ces deux bandits dont j'ai débarrassé le canton.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— Pendant le débat s'est « ensauvé » le cochon ».
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— En cherchant le cochon j'ai trouvé un trésor de mille écus tout rond.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon ! Quand j'ai fait voir le trésor, on m'a pris pour un voleur et l'on m'a mis en prison.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— La fille du geôlier m'a trouvé joli garçon.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— J'en suis devenu amoureux à perdre la raison.
— ...A perdre la raison... Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais !
— Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— Elle avait une belle dot, elle a obtenu ma grâce et je l'ai épousée sans façon.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— Elle a montré ensuite une humeur de démon.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— Avec l'argent de la dot j'ai fait bombance pour chasser l'ennui de ma maison.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— Ma femme m'a donné des coups de bâton.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— Eh bien, je me suis sauvé, j'ai été à la pêche et j'ai pris un gros poisson.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est bon !
— Euh ! Pas si bon !
— Comment donc ?
— En faisant frire le poisson, le feu s'est communiqué à la maison.
— Oh ! Oh ! Voilà qui est mauvais ?
— Euh ! Pas si mauvais !
— Comment donc ?
— Ma femme a été rôtie, rôtie comme un marron.
— Oh ! Pour le coup il faut dire deux fois : « Voilà qui est mauvais ! »
— Mais non ! Mais non ! Il faut dire comme c'est l'ordre : « Voilà qui est bon ! »... puisque j'ai gardé la dot et que j'ai continué la vie de garçon.
Le dire n'en dit pas plus long.

Extrait de l'Aube du 25 mars 1873, le dire ci-dessus viendrait du Mesnil.

La dame

Entre Vendeuvre et Bar, à l'écart de la grande route, il est un village d'Aube, petit et charmant, qui abrite actuellement cent soixante dix habitants alors qu'il comptait autrefois plus de mille âmes.

A l'ombre d'un tilleul énorme qu'on dit avoir été planté au temps de Sully, repose son église ; les trois cloches ont été descendues de la tour qui menaçait ruine et qu'on a dû abattre faute de crédits pour la soutenir ; mais elles sonnent toujours, agréables, grâce à la volonté des habitants qui ont tenu à les réinstaller au sol, dans leur bâti de charpente, face à un christ de pitié, hélas bien mutilé, niché dans un des murs de l'édifice.

Ce village est la patrie du célèbre Bonbonnel, le tueur de panthère, immortalisé par Alphonse Daudet.

C'est de Spoy dont il s'agit.

Là, sur la route d'Argançon, on voit encore une propriété, maintenant morcelée, mais presque entièrement entourée de murs. Dans cette enceinte, divers bâtiments restent encore debout, en particulier une curieuse maison dont l'angle arrondi à l'entrée d'une ruelle étroite présente, à hauteur du premier étage, une énorme pierre en surplomb, sorte de base d'un escalier en encorbellement qui n'existerait plus.

La forme de cette pierre l'a fait nommer l'Escargot, et l'on dit que la Dame, autrefois propriétaire du domaine, y faisait attacher ceux qu'elle avait décidé de punir, soit parce qu'ils avaient dérobé du bois dans sa forêt de Bossican, soit pour tout autre motif aussi futile.

Le pauvre diable y était lié, les mains au dos, à un poteau, et exposé à la vue des passants, servant ainsi d'exemple à ceux qui auraient eu l'audace de continuer à enfreindre les ordres ou les désirs de la dite Dame.

On ne dit pas combien de temps il devait rester prisonnier mais on précise qu'il était gelé l'hiver et que, l'été, on ne se contentait pas de laisser brûler au soleil mais qu'on poussait le raffinement jusqu'à enduire son visage de miel pour y attirer les mouches.

Pis encore ! la Dame contraignait chaque voiturier qui passait venant d'Argançon ou s'y rendant, à descendre de son véhicule et à donner au supplicié un vigoureux coup de fouet ; que celui-ci soit jugé insuffisamment nerveux, et le charretier était reconnu coupable : il devait prendre la place de celui de qui il avait eu quelque pitié.

Et tout cela se passait, face à la fontaine saint Didier, dont l'eau limpide, inaccessible, devait ajouter aux supplices de l'homme ainsi exposé sur l'Escargot.

C'était il y a bien longtemps, jusqu'au jour où le peuple en eut assez, et où ce fut à la Dame de craindre à son tour d'être maltraitée.

En échange de sa vie elle pensa offrir à la commune de Spoy, cette forêt splendide qu'elle possédait, touchant à Bligny et Meurville, allant jusqu'à Longpré et Vitry.

Mais il arriva qu'elle put s'enfuir, habillée en homme, cachée, paraît-il, dans une voiture de foin ; elle avait dû payer fort cher cette dernière trahison.

Voilà comment fut débarrassée toute une population.

Voilà comment la pauvre communauté de Spoy courut un jour le risque de devenir riche d'une immense forêt, qu'elle regrette encore aujourd'hui.

Conté par M. Henri Batillet, 76 ans. Recueilli par J. Daunay.

Le saint et les vignerons

Les vignerons honorent d'habitude saint Vincent, à qui ils demandent bonne récolte de raisins et par conséquent une cave bien remplie de vin généreux. Ils le fêtent chaque année : grand-messe chantée, processions, repas copieux et divertissements nombreux. On peut se demander comment le saint goûte ces banquets où l'on mange et boit plus que de coutume et ces amusements profanes ; il est possible qu'il soit heureux avec ses vignerons de la joie de vivre qu'ils témoignent ; et il n'est pas d'exemple qu'il ait refusé les justes hommages qu'on lui a adressés.

A V... ce n'est pas saint Vincent que l'on prie mais saint Victor. Pour être moins connu que son honorable confrère, il n'en fait son métier de patron des vignerons ni mieux, ni plus mal, et les hommages qu'on lui rend chaque année ne sont ni plus, ni moins que ceux que l'on prodigue à saint Vincent.

En particulier, on n'omet jamais de porter le saint en procession jusque dans les vignes, de l'accompagner et de chanter en son honneur.

Cette année là, l'année de mon histoire, on avait particulièrement gâté saint Victor, un peu par dévotion bien sûr, mais aussi par égoïsme, parce que la nature n'avait pas été généreuse pour le raisin.

D'abord, les vignes avaient subi les atteintes du gel. Une procession. Le saint avait réussi à limiter les dégâts.

Au moment du fruit, c'était la sécheresse qui était venue contrarier la vigne, une sécheresse persistante qui faisait se craqueler la terre, se recroqueviller et tomber les feuilles, éclater les grumes encore vertes.

Très tôt, on avait demandé à saint Victor d'intervenir. Contrairement à son habitude, il avait fait la sourde oreille. Pas le plus petit nuage à l'horizon ?

Peut-être n'avait-on pas suffisamment supplié ? Saint Victor n'était probablement pas satisfait de la procession ? On n'hésita pas à la recommencer. Mais le saint patron resta encore insensible aux bons sentiments des habitants du village. Toujours pas de pluie.

A nouveau, on repartit en procession, mais cette fois, il faut le reconnaître, sans toute la foi désirable, avec de la rancœur, presque comme un peu de défi, pour ce saint qui vraiment semblait abandonner les vignes, la paroisse et les paroissiens.

Les raisins commençaient à dépérir sous un soleil de plomb, il n'y avait plus d'espoir ; il serait impossible d'en rien tirer ?

Ce fut alors la quatrième promenade, silencieuse celle-là ; quatre vignerons portaient le saint, les dents serrées, tandis que suivaient les autres, consternés mais décidés.

Ce n'était pas le chemin habituel que suivait le convoi ; il tournait au contraire le dos aux vignes et se dirigeait vers le vallon.

Arrivés près du pont qui enjambe le ruisseau, les hommes se regardèrent, muets et rageurs, mais avec tout le respect dû au saint, précipitèrent son image dans l'eau du ruisseau.

C'est depuis cette année que l'église de V... possède une nouvelle statue.

Les processions ont continué et saint Victor n'a semble-t-il, pas tenu rancune aux vignerons de leur geste malheureux ; il leur a accordé l'année suivante et celles qui ont suivi, les belles grappes tant désirées.

Recueilli par J. Daunay, auprès de Monsieur Chaussin, à Landreville.

La statue qui parle

Depuis longtemps, les habitants de V... auraient bien voulu possèder, pour leur église, une belle statue de saint, un beau saint, frais et rose, comme en avaient les églises des pays voisins.

Peu importait le nom du saint, l'essentiel était que la statue fût neuve.

Les fonds collectés, on envoya en mission deux membres du conseil de fabrique qui furent chargés d'aller choisir à la ville le saint qui ferait honneur à leur église.

A leur retour, ils rendirent des comptes et assurèrent qu'ils avaient rempli leur mandat avec une parfaite conscience. Après plus d'une heure d'hésitations et de discussions, ils avaient choisi une grande statue de près d'un mètre quarante de hauteur qui devait satisfaire les plus difficiles ; elle devait être livrée et installée pour la fin du mois.

On convint donc de la date de la bénédiction de la nouvelle image du saint et Monseigneur accepta de venir présider la cérémonie.

C'est ainsi qu'il arriva, un beau samedi, au presbytère, où le reçurent Monsieur le Curé et sa gouvernante qui avait vêtu pour la circonstance, tablier et bonnet blancs.

On se mit à table et l'on parla de choses et d'autres : des difficultés du saint ministère, des confrères des paroisses voisines, du désir de Monseigneur de venir plus souvent visiter ses prêtres, et aussi de l'ordonnancement de la cérémonie du lendemain.

Ce dont ne souffla mot le curé, et qui pourtant trottait dans toutes les têtes depuis plusieurs jours, c'est que le fameux saint, objet de la fête, n'était pas encore arrivé ; le fournisseur, malgré plusieurs rappels, ne l'avait pas encore conduit à V... On comptait cependant bien qu'il arriverait le lendemain matin, sans faute. Que faire sans lui ?

Hélas, il fallut déchanter. Il n'y avait point, le lendemain, de statue à bénir. Comment annoncer la chose à Monseigneur ? Ne se fâcherait-il pas qu'on l'ait dérangé pour rien ?

Un des paroissiens eut une idée.

Un de ses enfants allait prendre place sur le piédestal. On l'habillerait d'une aube blanche. On lui ferait toutes recommandations de rester bien droit et sans bouger ; il n'était pas si bête qu'il puisse tenir ainsi le temps de la cérémonie.

Qui fut dit fut fait, et notre jeune garçon sut bien jouer son rôle, si bien que beaucoup s'y trompèrent et crurent que la statue véritable était enfin arrivée.

Vint le sermon de l'évêque.

Monseigneur parla longuement, s'étendit sur la vie exemplaire du saint, dit ses mérites et sut trouver des exemples propres à toucher ses auditeurs ; ceux-ci ne se lassaient pas de l'écouter tellement il parlait bien et Monsieur le Curé était fort heureux de l'admirable comportement de ses paroissiens.

Seul le « saint », ne semblait plus goûter parfaitement l'homélie de monseigneur. S'il ne bougeait pas plus que la statue qu'il représentait, ses yeux parlaient pour lui. On sentait qu'il était pris d'un besoin... pressant.

C'est le moment que choisit l'évêque pour parler des miracles qu'avait accomplis le saint.

Et l'on put entendre pour la première fois une statue parler. Entre ses dents, d'une voix sourde, elle dit :

Y a pas plus d'miracle que d'miraclotte,
Si vous ne m'retirez pas d'là, j'vais ch... dans ma culotte.

Conté à J. Daunay par M. Chaussin de Landreville.

Les queues de lapins

Il était une fois, il y a bien longtemps, une maman lapin qui avait sept petits lapereaux. Comme toutes les mamans elle chérissait ses petits. Ils étaient si beaux : sept petites boules fauves, presque dorées, si douces, si soyeuses que l'on aurait cru sept « mimis » de saule, dans un berceau de duvet blanc.

Bientôt les petits prirent des forces, leurs petits yeux s'ouvrirent et ils commencèrent à sortir bien timidement de leur nid. Les premiers pas, chancelants, furent vite suivis de joyeuses gambades. Comme tous les petits lapins bien élevés, ils apprirent à s'asseoir sur leur petit derrière, pattes de devant bien droites, nez frémissant et oreilles dressées.

Maman lapin était très fière de ses enfants. Pourtant, le soir, quand toute la petite nichée dormait, elle ne pouvait plus retenir ses larmes. Elle se sentait terriblement malheureuse car ses petits, ses chers mignons n'avaient pas de queue... Ils étaient beaux, soyeux, bien portants, mais sans queue, quelle honte, quel déshonneur pour un lapin. Et maman lapin pleurait, pleurait...

Or, un soir qu'elle s'abandonnait à son chagrin il lui sembla, au milieu de ses sanglots, entendre un appel plaintif. Elle essuya ses larmes, se dressa et tendit ses longues oreilles... A nouveau un petit cri venait de percer la nuit. Qui donc à pareille heure appelait ainsi ? Malgré le danger et bravant le renard qui peut-être épiait quelque part dans le fourré, maman lapin sortit. Elle se dressa de toute sa hauteur, l'oreille attentive, le jarret prêt à bondir, écoutant ce petit cri qui, cette fois, venait de sa droite. Son regard perçant suivit le sillon. Là-bas, à quelques foulées, une petite boule blanche avançait péniblement, se dressait, repartait, semblant hésiter à chaque levée de terre. N'écoutant que son cœur maman lapin bondit vers la petite chose. Elle ne s'était pas trompée. C'était un tout petit bébé lapin qui s'était sans doute perdu. Vite elle le ramena chez elle : le pauvre petit devait mourir de faim. Elle lui donna de son lait, s'efforçant en même temps de le réchauffer. Il était beau ce lapereau mais elle n'en avait vraiment jamais vu de si étrange : il était tout blanc avec un petit nez tout rose et une jolie petite queue blanche. Blanc et rose avec une queue blanche... blanc... rose... queue blanche... blanc... rose... Maman lapin s'endormit...

Les jours, les semaines passèrent, petit lapin blanc avait été adopté par ses frères fauves. Un jour maman lapin réunit toute sa petite famille et leur dit, — car en ce temps les animaux parlaient — :

— Mes enfants, vous êtes devenus de beaux lapins, vous pouvez sortir seuls mais soyez prudents, le renard peut vous guetter. Surtout toi, petit lapin blanc, sois prudent.

Alors le petit lapin blanc s'approcha de sa maman :

— Petite maman tu m'as recueilli, tu as été bonne pour moi mais voici l'hiver et il faut que je te quitte. Pour te prouver ma reconnaissance fais un souhait, il sera accompli.

— Mon petit, j'aimerais que mes enfants aient, comme toi une belle petite queue blanche.

Petit lapin blanc eut un sourire, embrassa sa mère et ses frères, et disparut.

A quelque temps de là, l'hiver étant venu, il se met à neiger. Maman lapin et ses enfants regardent le paysage. Mais voici un flocon, plus gros que les autres, qui se dirige vers eux, puis un autre qui descend doucement, puis un autre et d'autres encore et chacun se pose sur le derrière d'un petit lapin. Le souhait vient de s'accomplir. C'est depuis ce jour que les petits lapins ont tous une petite queue blanche qu'ils vous montrent fièrement lorsqu'ils se sauvent. C'est aussi depuis ce jour que, lorsqu'il neige à gros flocons les grand-mères disent :

— Regardez, les enfants, il tombe des queues de lapin...

G. ROY.

Recueilli en 1949 auprès de Mme Veuve Loisel-Dequé, ma grand-mère.

ASSEMBLEE GENERALE DE LA S.A.A.F.A.

L'assemblée générale de notre Association aura lieu, salle des Conférences, à l'Ancien Evêché, Troyes, le jeudi 29 juin 1967, à 18 heures :

— Compte rendu moral et financier ;
— Modification du titre de la Société ;
— Projets.

Tous nos adhérents, abonnés et lecteurs sont invités à participer à cette Assemblée Générale.

abonnez-vous

abonnez un de vos amis

à la REVUE DU FOLKLORE DE L'AUBE

ABONNEMENT : Quatre numéros (novembre, février, mai et août) : 10 F

L'ADHESION à la S.A.A.F.A. donne droit au service de la Revue : 15 F

S.A.A.F.A. C.C.P. 16.832-44 Paris

La S.A.A.F.A. a aussi édité deux disques de danses auboises :

S.A.A.F.A. 1 *Soyotte d'Aube. Accrebales de Vendeuvre. Claquettes de Vendeuvre. Olivettes de Bar-sur-Aube.*
S.A.A.F.A. 2 *Gigue de Villeneuve-au-Chemin. Danse des anguilles. Polka de l'Ardusson. Marche de Saint-Aubin.*

Chaque disque : 10 F.

n°s 1 et 2 ensemble		3 F
n° 3	Autrefois, Villeneuve-au-Chemin	*épuisé*
n° 4	Saint-Aubin. Le Paraclet. La Chappelle-Godefroy	*épuisé*
n° 5	Huit danses d'Aube	2 F
n° 6	Gyratats d'antan	3 F
n° 7	Rumilly près de Vaudes	3 F
n° 8	Défense du toquat	4 F
n° 9	Carnavals aubois	3 F
n° 10	Cuisine traditionnelle	3 F
n° 11	Comptines et jeux chantés	3 F
n° 12	Toquets et toquats (numéro double)	5 F
n° 13	Contes et histoires	3 F

S'adresser :
— à la S.A.A.F.A., Rumilly-lés-Vaudes 10 - Troyes.
— ou à M. Bienaimé, Photographe S.I., 57, rue de la Cité (près la cathédrale), Troyes.

Tous droits réservés.

Imprimerie « La Renaissance », 17, rue Chalmel, TROYES
Le Gérant : J. DAUNAY Dépôt légal : 2e trimestre 1966 - N° 19 432